

Du côté de
PORT-ROYAL

par

BERNARD DORIVAL

nrf

Gallimard

*O Dieu, par quelle route inconnue aux mortels
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !*

ESTHER, III, 8.



*A la mémoire de Maman,
A Claude.*

PRÉFACE

Tout « homme né Chrétien et Français » a le droit de traiter de Racine, le plus humain de nos écrivains, le plus français, et, tout pétri de jansénisme, l'un des plus chrétiens aussi. C'est là, sans doute, une raison et une excuse pour qui se propose de parler de lui, sans être un spécialiste de la littérature ni un professionnel de l'histoire de nos lettres.

DU COTÉ DE PORT-ROYAL

Aussi bien cet essai n'est-il ni une étude littéraire, ni un ouvrage d'érudition. A quoi bon en écrire après les travaux de François Mauriac et de Thierry Maulnier ? Il vaut mieux, peut-être, imiter cet Ancien qui se promenait par les rues de sa ville, une lanterne allumée en main, sous le prétexte de chercher un homme. C'est un homme aussi que ces pages cherchent, qui voudraient relever, à cet effet, son itinéraire spirituel : car analyser une spiritualité, c'est pénétrer dans le fond d'une conscience, visiter la cellule secrète où se joue le drame de tout destin humain, en un mot, voir aux prises l'homme et Celui que saint Augustin déclarait interior intimo meo.

Pour entrer dans ces royaumes, l'explorateur, à l'ordinaire, trouve différents moyens : Mémoires autobiographiques, journaux intimes, quand son objet s'appelle Montaigne, Rousseau, Chateaubriand, Amiel ; correspondance, s'il s'agit de Flaubert ; œuvre même — celle d'un Proust, d'un Alfred de Musset. Mais avec Racine, point

DU COTÉ DE PORT-ROYAL

de Mémoires ni de journal ; peu de lettres ; un théâtre qu'on sacre le modèle de l'objectivité. C'est lui pourtant, c'est ce théâtre qui nous introduira dans l'âme de son auteur. Les ouvrages d'un artiste, en trahissant ses idées sur l'art, sur l'existence, sur Dieu, reflètent nécessairement sa spiritualité. Ce n'est pas que Racine se soit peint dans son œuvre ; mais le choix de ses sujets, leur conception, leur exécution portent la marque de son drame secret. Ainsi, peut-être, sentirons-nous, à mieux connaître sa tragédie, ses tragédies plus près de nous, de notre cœur.

I

*Entre les bras de Dieu jeté
dès ma naissance...*

ATHALIE, II, 7.

C E vers, que Racine mit dans la bouche de son Éliacin, remarqua-t-il jamais combien il s'appliquait à sa propre jeunesse ? Rarement, pourtant, la Providence tendit tant de filets autour d'un petit d'homme pour en faire sa proie, son enfant bien-aimé, « né non du sang, ni du vouloir de la chair, ni du vouloir de

DU COTÉ DE PORT-ROYAL

l'homme, mais de Dieu ». Pas d'attaches familiales, qui vous rivent malgré vous au monde : la mère de Racine était morte en 1640, un an après sa naissance ; son père, trois ans plus tard ; et son aïeul, qui l'élevait, en 1649. Une famille chrétienne, absolument chrétienne, et dont le christianisme n'admettait ni tiédeur ni accommodements, une famille janséniste, qui avait hébergé les Solitaires persécutés et donné une nonne au monastère de Port-Royal. Une éducation pieuse au collège de Beauvais, couronnée, de 1655 à 1658, au moment des années troubles de l'adolescence, par une cure de trois ans à l'ombre de l'abbaye, aux sources mêmes de la Grâce. Pour maîtres, alors, pour exemples, pour amis, les hommes les plus dévots, les plus savants du temps, en qui la sainteté se rehaussait du prestige de l'intelligence, du talent et de la gloire qu'ils lui avaient délibérément sacrifiés : l'avocat Lemaître, le médecin Hamon, l'érudit Lancelot, le moraliste Nicole. Et

DU COTÉ DE PORT-ROYAL

ces hommes, secondant Dieu, travaillaient à couper, avant qu'ils fussent tissés, les liens, qui asservissent l'être humain au Siècle...

Revenus des illusions de la Renaissance, ils savent que l'homme a une plaie au flanc, la plaie de la faute originelle. Déchu avant que d'être né, substantiellement mauvais, le fils d'Adam ne porte de lui-même que des fruits de corruption : le moyen, donc, de croire en lui ? Et pourquoi convoiter la scène de ses exploits, ce monde, pour qui le Rédempteur refusa jadis de prier, puisqu'il est le théâtre où les passions se heurtent aux intérêts, où les trois concupiscences mènent leur sabbat avec le mal, où le malheur règne, et la mort ? Port-Royal, qui voudrait déguster du commerce « délicieux et criminel » du monde, invite aussi chacun à se méfier de soi : n'est-on pas de la race malade, sujet à ses infirmités ? Qu'on ne s'imagine pas pouvoir résister au mal. L'homme janséniste, sans énergie, est incapable de volonté ; et

DU COTÉ DE PORT-ROYAL

la volonté aussi n'est capable de rien, qui n'est rien de plus que de la bonne volonté, une faiblesse battue d'avance dans le combat qu'elle livre au destin. A chacun, donc, de se défier de soi, circonspect au point de résister à ses penchants, prudent jusqu'à veiller sans trêve. La vie, notre vie, prend ainsi une figure tragique, cette vie que nous devons vivre sans tricherie ni ruse, et dont il nous faudra rendre compte un jour. Et ces Messieurs d'enseigner à Racine — en plus du pessimisme, de l'inquiétude et du sérieux de l'existence — le remède, la voie du salut : la mort de l'homme à soi-même par le moyen de l'ascétisme. Quand nous ne vivons plus par nous, le Christ, nous trouvant vides, fait en nous sa demeure, et transforme tout mal en bien : « Rien n'est possible à l'homme, tout est possible à Dieu ». Autant les Jansénistes manquent de foi dans l'un, autant ils vouent à l'autre une confiance sans limite, pour avoir tous vécu l'expérience de saint Paul, et avoir accompli, terrassés

DU COTÉ DE PORT-ROYAL

par la Grâce, des actions de vertu dont ils se savaient d'eux-mêmes incapables. Il n'est que de laisser le champ libre au Tout-Puissant ; il saura bien transformer en vin l'eau saumâtre. Heureux qui peut crier avec l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » Car cette vie commune, cette vie de communion, donne autant de félicités que l'éloignement de Dieu apporte d'amertumes. Cet enseignement, que Racine devait toujours se rappeler, quoi de plus propre à jeter dans les bras du Seigneur un orphelin nourri dans son sanctuaire ?

Mais ces Messieurs ne laissaient pas de dispenser aussi à leur élève une culture profane, la culture humaniste. Artistes, ils chérissaient les lettres, et les meilleures ; la pureté de leur goût et leur austérité les portaient vers le dépouillement, la sobriété, l'atticisme, la littérature grecque plus que la latine, et, parmi celle-là, vers les poètes les plus nus : Sophocle, que Racine annotera, Euripide, qu'il aimera avec prédilec-



nrf

Exemplaire sur alfa

Fr. 210